

BIBLIOGRAPHIE

SUR "LES ARLEQUINADES" (*)

Parmi les livres qui encombrant ma table de travail, livres aux couvertures brillantes, véritable arc-en-ciel que j'ai sous les yeux, il en est un que j'ai lu et relu avec le plus vif intérêt, *les Arlequinades*, de M. Remy Saint Maurice.

Cet ouvrage, poésies finement conçues et écrites de main de maître, est l'œuvre d'un jeune avocat, licencié, ès-lettres qui a le double mérite de n'être point banal et de vous reposer des insanités de la littérature actuelle.

Les Arlequinades sont divisées en quatre parties : *Clavecins et Mandolines*.—*Pierrot sceptique*.—*Madame Polichinelle*.—*Les baisers d'elle*.

Pour donner un aperçu du volume que vient d'éditer Lemerre, il me suffit de publier en son entier la belle préface du poète. Que le MONDE ILLUSTRÉ veuille bien me pardonner si j'use largement de l'hospitalité de ses colonnes en cette circonstance, mais la citation ci-dessous en vaut la peine :

Triste ! oh ! triste ! dirait l'abbé !
Dont parle Musset dans ses contes,
S'il pouvait voir en quels mécomptes
Notre pauvre siècle est tombé.

L'hystérie est la grande reine,
Et c'est au gaz des mastroquets
Que la Muse, avec des hoquets,
Fille aux frisons mal teints, se traîne.

Esprit, adieu, divin présent !
Adieu fraîcheur, candeur, sourire !
Sans vous à quoi servait d'écrire ?
Sans vous pourquoi vivre à présent ?

Manon fait place à Germinie,
Et des Grioux à Jupillon ;
Almaviva, ce papillon,
Dit à Tralot : — " Je te renie. "

Et partout, partout, — ô dégoût !
Revanches de la bête humaine ! —
Un instinct dégradant nous mène
Vers les puanteurs de l'égoût.

Pour moi, l'amant des chairs rosées
Et des cheveux poudrés à blanc,
Je trouve un tel air accablant,
Et par moments pris de nausées !

Dans ce lieu pestilentiel,
— Désir fou ! nostalgie étrange ! —
Je voudrais, quittant notre fange,
Prendre mes ébats en plein ciel !

Mon ciel n'est pas celui des sages
C'est le ciel amoureux des fous :
On y voit la blancheur des cous
Dans l'ouverture des corsages.

Mon ciel à moi, lecteurs, serait
Peuplé de visions exquis :
L'haleine douce des marquises
Y mettrait son parfum discret.

Car j'aime mieux ces gais mensonges
Que nos tristes réalités.
Lecteurs, vous êtes invités
A me suivre au pays des songes !

* *

Je voudrais, sur des airs badins,
Pincer des vieilles mandolines,
Faire tourner des crinolines
Et sauter des vertugadins.

Je voudrais réveiller la cendre
De Pulcinella, ce héros,
Barbouiller de blanc des Pierrots,
Tirer sa perruque à Cassandre ;

Chanter le vin dont s'arrosa
Le gosier franc de Scar-mouche,
Du rire en écrasant la mouche
Qu'au coin des lèvres a Rosa ;

Rêver des blondes hyménées
Dans un décor peint par Watteau,
Et de marquises en bateau
Par de gentils maquis menées ;

(*) Un volume de 180 pages, 3 fr. chez Lemerre, éditeur, Paris.

Et sur des tapis de velours
Réunir—folle anomalie !—
Les gros farceurs de l'Italie
Aux sémillantes Pompadours.

Sur ce théâtre où l'on s'amuse
Tu chausserais le brodequin
Léger et souple d'Arlequin,
Et tu rirais, — Veux-tu, ma muse ?

Car, vrai Dieu ! ce monde me plaît
Mieux que le nôtre, et je préfère
— Pour mon plaisir — avoir affaire
A des Pierrots couleur de lait,

A Cydalise, à Colombine,
A Fracassa, le capitain,
Fort et hardi comme un Titan,
A Léandre et sa carabine,

A Tri elin criant : Holà !
Avec des coups de canne agiles,
A ros-Claude, à Pedrille, à Gilles,
Qu'aux héros de monsieur Zola !

Les triens sont trop usés ? — Peut-être !...
Mais ils plaient si bien aux loirs,
De notre cher esprit gaulois !
Ils étaient gais. Nous devons l'être.

Des Français sans gaité, mordieu !
Autant voir le foyer sans flamme,
L'arbre sans fruits, le corps sans l'âme,
Ou le Paradis sans bon Dieu !

Revenons donc au grand Molière,
Rouvrons Le Sage et Marivaux ;
C'est de ces maîtres sans rivaux,
Que notre muse est l'écolière.

Ce sont eux qui nous apprendront
A quelle source de Jouvence
Notre siècle dont l'âge avance
Doit aller rafraîchir son front.

Loin des décadences moroses
Retournons aux vieilles amours !
De l'esprit, de l'esprit toujours !
Du ciel bleu ! Des horizons roses !

Et puisque dans Mimi Pinson
Mourut la dernière gisette,
En bien ! ressuscitons Lisette
Avec son rire et sa chanson !

Toutes les pièces sont dans cette gamme, pleines de brio, de pensées et de ciselure. Aussi me reste-t-il à souhaiter aux lettrés canadiens de se procurer bientôt *les Arlequinades*.



Paris, 1892.

NOTES ET FAITS

ANTIQUITÉ DU BLÉ

Le blé est certainement l'aliment végétal qui remonte à la plus haute antiquité. Les Chinois le cultivaient 2 700 ans avant le commencement de l'ère chrétienne, et le considéraient comme un présent direct du ciel. Un grand nombre de savants sont de l'opinion qu'il a été connu de l'homme préhistorique.

Présentement, c'est le grain le plus employé dans la confection du pain en Europe, et il supplante peu à peu le maïs ou blé d'Inde, pour le même usage. Les Egyptiens faisaient remonter son origine à Isis et les Grecs à Cérès. Les contrées, où le blé croît en plus grande quantité, sont la Russie, l'Italie, la France, les États-Unis et l'Égypte.

* * * *

HISTOIRES DES COUTUMES

La coutume aujourd'hui à peu près générale de se serrer la main, et qui semble résulter d'une impulsion toute naturelle, n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le supposer, dit le *Musée des Familles*.

Se donner la main était, au moyen âge, un mode de salut confraternel exclusivement réservé aux

membres de la chevalerie. C'était en même temps la foi jurée entre chevaliers et comme une sorte de promesse de mutuel soutien. Les chevaliers se touchaient aussi la main devant l'autel, après avoir touché la poignée de leurs épées, et les combats singuliers étaient très souvent précédés d'un serrement de main, témoignage de la loyauté qui devait présider à la lutte.

Lorsqu'ils se rencontraient, les gens de toute autre condition se saluaient en découvrant leur front ; les chevaliers avaient seuls le droit de se donner la main. Depuis, la poignée de main est devenue banale, et le *shake hand*, d'origine anglaise, en a rendu l'usage général.

* * * *

UNE COUTUME CHINOISE

Il y a des pays, la Chine, par exemple, dont certaines coutumes sont telles, qu'il serait malaisé d'en trouver ailleurs de semblables. Témoin celle-ci :

Le 15 de chaque mois, les jeunes filles se rendent, dès le lever du soleil, sur le mont Yen Yen. Chacune d'elles porte un coffret vide qu'elle porte au pied de la montagne. Vers midi, les jeunes hommes qui désirent se marier font le même pèlerinage. Chacun choisit un coffret et l'emporte. La propriétaire se fait alors connaître ; des pourparlers s'engagent et, bientôt après, les fiançailles sont célébrées.

Dans les pays occidentaux, les fiançailles ont souvent lieu de la même façon, avec cette différence toutefois que le fiancé se préoccupe de ce que contient le coffret.

* * * *

LES SEPT MERVEILLES DE LA CORÉE

Un journal chinois vient de révéler au monde des curieux les sept merveilles que renferme la presqu'île de Corée. En voici la nomenclature : 1o Source chaude près de Kin-Chantao, guérit toutes les maladies. 2o Deux sources aux deux extrémités de la presqu'île dont l'une contient de l'eau saumâtre et l'autre une eau douce et agréable. Elles ne sont jamais pleines en même temps. Lorsque l'une est remplie, l'autre est vide. 3o Une caverne tellement froide que personne ne supporte le vent qui s'en dégage. 4o Une forêt de pins qu'on ne parvient pas à détruire ; les arbres arrachés repoussent immédiatement sans culture. Les trois merveilles les plus remarquables sont : 5o Un immense bloc de pierre qui surmonte au milieu d'une pièce d'eau devant un ancien palais. 6o Une pierre au sommet d'une colline dégageant une très forte chaleur. 7o Enfin, une larme de sueur de Bouddha, conservée dans un grand temple, autour duquel, dans un rayon de trente pas de tour, aucune plante ne surgit et dont aucun animal ne peut approcher.

* * * *

LES GRANDS HOMMES : LEURS DERNIÈRES PAROLES

Napoléon, dans son délire, s'écria : " Une colonne de soldats ", et rendit l'esprit.

Le célèbre grammairien, Charles Ploez, mourut en disant ces mots : " Je me meurs. "

Mozart, à son lit de mort, s'écria : " Laissez moi entendre quelques sons de musique pour la dernière fois. "

Rabelais dit dans ses derniers moments : " Je veux visiter le grand peut-être. Laissez tomber le rideau, la pièce est finie. "

Les dernières paroles de Goethe sont bien connues : " Plus de lumière. "

Washington mourut en disant : " Tout va bien. "

Wellington dit également : " C'est bien. "

Cromwell, sentant sa mort s'approcher, dit aux amis qui l'entouraient : " Je suis libéré. "

A son lit de mort, Beethoven avait encore l'esprit occupé du plan de la composition de *Faust*. " C'est dommage, c'est dommage, mais c'est trop tard ", dit-il, et il expira.

Grandes et belles furent les paroles de Walter Scott : " Je sens que je retourne vers moi-même. "

Non moins sublime fut la parole de Nelson : " J'ai fait mon devoir et j'en rends grâce à Dieu. "